

Les moyens pour arriver à ce résultat sont nombreux ; il faut attendre beaucoup du temps, mais dès à présent le Gouvernement, s'il le veut, peut puissamment seconder les efforts de ceux qui ont mission spéciale de promouvoir les intérêts agricoles. Sans doute le Gouvernement ne peut pas intervenir dans le détail des travaux du cultivateur et lui dire : " Tu soigneras tes animaux de telle ou telle manière, tu confectionneras tes engrais suivant tel ou tel principe, etc. ; " mais l'Administration peut très-bien organiser l'instruction agricole dans nos campagnes, obliger même les instituteurs à donner à leurs élèves des principes d'agriculture dans lesquels on insisterait sur l'importance des engrais, la manière de les confectionner et de les utiliser. Le Gouvernement pourrait bien encourager, au moyen d'allocations, les journaux agricoles du pays qui pourraient eux aussi, pour une large part, contribuer à l'enseignement agricole dans nos campagnes.

Aux ménagères

Dès les temps les plus antiques, la bonne ménagère a joui, aux yeux des hommes de mérite, de la plus haute considération. L'histoire nous a transmis les noms de quelques-unes, à travers des milliers de siècles : *Rebecca*, la glaneuse, *Ruth*, la veuve *Sarepta* dont le zèle actif et l'économie bien entendue, ou fait dire au prophète *Elie* : *La farine qui est dans le pot ne diminuera pas, non plus que l'huile qui est dans la fiole*. Le grand roi *Salomon* disait de la bonne ménagère, dans son *Livre des proverbes* : " Qui pourra trouver une femme sage, laborieuse et appliquée à son ménage ! elle est plus précieuse que ce qu'on apporte de plus rare des extrémités du monde. " Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et sa maison sera dans l'abondance ; il ne recevra d'elle que du bien pendant tous les jours de sa vie. Elle cherche la laine et le lin, et elle les met en œuvre avec des mains habiles. Elle se lève avant le jour et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle tire du travail de ses mains de quoi acheter un champ et planter une vigne. Elle endure son corps et fortifie son bras par le travail. Comme elle voit que son trafic est bon, sa lampe ne s'éteint point pendant la nuit : elle met la main aux ouvrages les plus forts, et des qu'elle les a quittés, ses doigts reprennent le fuseau. Elle ouvre la main à l'indigent et l'étend pour assister le pauvre. Elle ne craint pour sa maison ni le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques sont bien vêtus. Elle se fait elle-même des meubles de tapisserie, et elle est vêtue de lin et de pourpre. Son mari est distingué dans les assemblées. Elle est revêtue de force et de beauté ; elle ne profère que des paroles de sagesse ; sa langue est conduite par la loi de la douceur. Elle a les yeux sur tout ce qui se passe dans sa maison ; elle ne mange point son pain dans l'oisiveté. Ses enfants publient qu'elle est heureuse, et son mari ne cesse de la louer. "

Tel est le portrait de la bonne ménagère.

Le cultivateur qui a trouvé une femme vertueuse et bonne ménagère, a trouvé un grand trésor ; suivant *la Genèse*, il a reçu de Dieu une source de joie ; ne craignons pas d'ajouter, et une source de prospérité.

La bonne ménagère fait non-seulement la joie et la fortune de son mari, mais aussi le bonheur de sa famille. La considération qui s'attache constamment à la femme digne du titre de bonne ménagère, rejait sur le mari et contribue pour beaucoup à fonder le crédit, toujours si utile et si nécessaire à un établissement naissant. Autant que l'autorité du maître, les qualités de la bonne fermière maintiennent les aides de l'agriculture dans les bornes du devoir. Il faut une sollicitude toute maternelle pour prévenir les peines et prévoir les besoins des travailleurs ruraux. Cette sollicitude contribue puissamment à faire supporter la condition souvent si pénible et toujours si peu rétribuée des ouvriers de ferme. Ceux qui, dans cette dernière classe, sont sans famille, portent toute leur affection sur celle qui, seule dans le monde, pense à eux et s'occupe, devoir presque saint, de leurs intérêts moraux et matériels.

Beaucoup de femmes tiennent encore à des titres surannés, et combien parmi les plus distinguées par leur éducation, sinon par leur cœur et leur intelligence, rougiraient si elles pensaient qu'on les prend pour de bonnes ménagères ? elles renieraient cent fois leur maison plutôt que de renoncer à ces habitudes, à ces fantaisies qui les font passer pour des femmes du monde, pour des dames de grand ton ! Et cependant, existe-t-il une qualification plus méritante que celle qu'elles dédaignent ? Les philosophes trouveraient-ils une femme plus utile et plus digne d'être louée que la bonne ménagère ?

Une ère nouvelle s'ouvre pour l'agriculture. Cet art, aussi ancien qu'utile, commence à trouver des admirateurs jusque dans les classes de la société qui, depuis des siècles, n'avaient pour lui qu'un orgueilleux dédain.

Que la ménagère s'inspire de plus en plus des nobles sentiments d'ordre, d'économie, de prévoyance, de sollicitude et de connaissances utiles qui font le charme des intelligents privilégiés, des âmes d'élite. Le moment approche où les hommes sentiront toute son influence non seulement sur la prospérité de l'agriculture, mais encore sur le bonheur des familles et l'avvenir de la société. Quelques nouveaux *Elie* publieront leurs noms et leur obtiendront les plus flatteuses des récompenses, la considération des contemporains et l'admiration de la postérité.

Quand on réfléchit à l'utilité de la femme dans nos ménages, dans nos exploitations rurales, aux services qu'elle y rend, aux bienheureux qu'elle y fait, aux joies pures et durables qu'elle y éprouve elle-même, on ne saurait trop réprouver l'abandon dans lequel nous laissons l'agriculture, abandon qui, en ruinant les campagnes, en laissant les cultivateurs presque dans la pauvreté, engage tant de fermiers à donner à leurs filles, au lieu de l'éducation simple qu'elles prendraient dans leur maison, où une mère dévouée les formerait au travail et à la vertu, l'éducation de ces institutions, où elles contractent si souvent des goûts qu'elles ne sont pas assurées de pouvoir toujours satisfaire, et des habitudes auxquelles elles sont souvent forcées de renoncer plus tard. Combien devons-nous regretter que l'agriculture procure si peu de considération ? conduise si rarement à la fortune ? que nous soyons tous, même les moralistes qui prêchent la pureté de la vie des champs, disposés à l'abandonner et à la faire abandonner à nos enfants ! que les cultivateurs soient si portés, pour procurer à leurs filles une position où ils s'imaginent qu'elles trouveront plus de considération, de richesse et de bien-être, à changer pour elles l'air pur des campagnes, la fraîcheur et la force des villageois contre l'atmosphère si altérée des villes et le teint blême, les nerfs délicats de la citadine !

Les jeunes filles, une fois élevées dans les villes, en convoitent avec ardeur les jouissances ; mais avec un peu de réflexion, elles reconnaîtraient bientôt que ces jouissances, souvent si éphémères, sont presque toujours suivies de revers et d'amers regrets.

Nos lecteurs liront avec intérêt ce que M. de Gasparin a publié dans le *Journal d'agriculture*, sur l'influence des femmes en agriculture : " Les auteurs semblent, dit cet agronome distingué, avoir ignoré l'importance de la femme dans les exploitations rurales, ou avoir dédaigné d'en faire mention ; et cependant qui peut se méprendre sur la part qui lui revient dans les succès agricoles ? Non seulement c'est elle qui est l'arbitre de la consommation intérieure de la ferme, qui peut la rendre économique ou ruinée, qui prend soin de tout le bétail de la basse-cour, de la laiterie, qui en reçoit et vend les produits ; mais encore c'est elle qui peut rendre la vie de son mari douce et heureuse, qui le soutient dans ses revers et accroît la joie de sa réussite ; c'est elle qui par ses qualités, prévient le mécontentement des subordonnés, leur fait supporter leurs peines, les intéresse à leurs travaux. Nous avons vu souvent des fermes en décadence avec un tenancier excellent, mais dont la femme était méchante, tracassière, négligente ; tandis qu'un médiocre prospérait, quand, par son activité, sa bonne tenue, son adresse, la femme savait inspirer aux gens de la ferme du zèle pour ses intérêts. Les ouvriers, avant de se louer s'informent surtout du caractère de la femme de ménage, et si elle a une mauvaise réputation, la ferme ne trouve que les